



Thomas Hirschhorn, "Eternal Ruins", 2020. Vue d'installation | Installation views, Galerie Chantal Crousel, Paris, France (07/03 — 06/2020). Courtesy de l'artiste et Galerie Chantal Crousel, Paris. Photo : Martin Argyroglo Martin Argyroglo

ARTS

Thomas Hirschhorn : "J'interprète l'espoir comme un principe pour entrer en action"

24/04/20 14h12

ABONNE



PAR

Ingrid Luquet-Gad
- 24/04/20 14h12

[Le monde de demain #29] Tous les jours, un entretien pour nous projeter dans le monde que l'on retrouvera au sortir de cette crise sanitaire. Aujourd'hui, l'artiste suisse Thomas Hirschhorn érige, vidéo à l'appui, le travail artistique comme un acte d'émancipation dont ni les contingences ni les autorités ne sauraient faire dévier le cours.



#OnResteOuvert : Fermons nos portes, pas nos esprits !

Retrouvez les précédents épisodes de la série :

>> Episode 25 : [Le monde de demain, selon Glenn Albrecht](#)

>> Episode 26 : [Le monde de demain, selon Thomas Porcher](#)

>> Episode 27 : [Thomas Ostermeier : "Je crains que le capitalisme reprenne des forces"](#)

>> **Episode 28 : Léonora Miano : "Le monde d'après pourrait être pire"**

Quelques jours avant que ne soit décrété le confinement, Thomas Hirschhorn accrochait à la galerie Chantal Crousel, à Paris, les œuvres de son exposition *Eternal Ruins*. Soit, au fil de vitrines et de grands panneaux en cartons, la matérialisation d'un dialogue imaginaire entre l'artiste suisse basé à Aubervilliers et la philosophe Simone Weil, et, à travers, la pensée de l'auteure de *La Pesanteur et la Grâce* (1947), une réflexion sur le surgissement de la grâce au cœur du travail d'artiste - ce labeur sans répit qui se doit d'accueillir avec une joie égale l'échec autant que le succès.

Depuis ses premières œuvres du milieu années 1990, Thomas Hirschhorn incarne des concepts universels par des matériaux précaires : scotch marron, carton, papier aluminium, impressions cheap et photocopies, gribouillées au stylo-bille de ses commentaires, interrogations, maximes et citations. Réflexion sur la circulation de la pensée, via les médias et dans l'espace public, la majeure partie de son travail intègre depuis le début des années 2000 sa propre présence, en tant que travailleur de l'art - ce fut le cas en 2016 au Palais de Tokyo, à Paris, avec *Flamme Eternelle*.

Temporalité, travail, présence, échange, libre accès, humanisme : autant de valeurs centrales de sa cartographie personnelle, qu'il élabore en réseau, "en amitié" selon ses termes, avec les pensées de grandes figures de l'histoire (récemment Simone Weil, mais aussi Hannah Arendt, Antonio Gramsci, Baruch Spinoza, Gilles Deleuze ou Robert Walser). Autant de valeurs que l'artiste défend avec ténacité et partage avec bienveillance, ainsi qu'il a eu la générosité de nous l'expliquer en vidéo, et en mots.



Avez-vous l'impression de vivre en ce moment quelque chose de tout à fait inédit ?

Thomas Hirschhorn - Oui, je vis un moment inédit. C'est un moment inédit, pour moi mais aussi pour nous tous. C'est une crise, une expérience nouvelle, à la fois individuelle et collective. C'est une expérience chargée et dense qui me pose, qui nous pose un défi et qui me pose, qui nous pose des questions.

Mais, il y a - au cœur de la crise - la possibilité, ou plutôt la nécessité de prendre des décisions, en répondant à ces questions : Qu'est-ce qui est important pour moi ? Qu'est-ce qui compte pour moi ? Quelle est ma position et qu'est-ce que je veux dans ma vie ? Quel sens ma vie, notre vie, doit-il avoir ?

Votre rapport au temps qui passe a-t-il changé depuis le début de la période de confinement ? Que faites-vous de ce temps ?

Mon rapport au temps n'a pas vraiment changé, car je continue de faire mon travail d'artiste, à chaque instant, là où je me trouve, je veux : "Donner Forme". Je veux travailler - comme toujours - en dehors de l'actualité et des commentaires et je veux continuer, dans l'urgence et dans la nécessité, de faire mon travail. Seulement, en ce moment, je suis chez moi, dans mon appartement au lieu

Seulement, en ce moment, je suis chez moi, dans mon appartement au lieu d'être ailleurs ou dans mon atelier.

J'ai décidé de faire - depuis le début du confinement - sur le sol de mon salon la "Simone Weil-Map". C'est un grand plan pour y mettre tout ce qui me touche, et tout ce que je comprends dans, et sur l'œuvre de Simone Weil. Je peux ainsi en lisant, en coupant, en collant et en faisant des liens, être en contact direct avec sa pensée et je peux tout de suite fixer ce que je pense avoir saisi de sa philosophie.

Faire un plan, avec tous les liens - ces liens qui forment des mouvements perpétuels et infinis entre les notions qui sont décrites par elle - est pour moi une forme de contact direct avec ce que j'apprends de Simone Weil.

Le temps est une donnée clef de votre pratique. Il s'agit alors d'un temps associé à la présence physique prolongée en un certain lieu. Lors de vos projets "Présence et Production", vous êtes personnellement présent au sein de votre exposition durant l'intégralité de sa durée. Pourquoi est-ce important pour vous ?

"Présence et Production" est une "ligne de conduite" que j'applique depuis 2002 pour un certain nombre d'expositions, notamment dans l'espace public. Jusqu'à aujourd'hui j'ai fait 12 projets avec "Présence et Production", dans l'espace public, mais aussi dans l'institution du musée : la première en date était le "Bataille Monument" à Kassel en 2002, la dernière la "Robert Walser-Sculpture", à Bienne en 2019.

"Présence et Production" parce que l'art - j'y crois - est universel. Universalité veut dire : Justice, Egalité, l'Autre, Vérité. Ces projets "Présence et Production" sont importants pour moi car ils donnent forme à cette affirmation : Si je veux qu'un 'Public Non-Exclusif' se constitue avec et grâce à mon travail, je dois - moi - être présent, en premier et je dois - moi - produire d'abord.





Thomas Hirschhorn, "Home (Chat-Poster)", 2020. Courtesy de l'artiste et Galerie Chantal Crousel, Paris. Photo : Martin Argyroglo. Martin Argyroglo

Hors de ces moments de "Présence et Production", comment organisez-vous votre temps à l'atelier ? Comment définissez-vous, en tant qu'artiste, la notion de travail, que je sais importante pour vous ? Séparez-vous un temps de travail, comme dans le cas d'un emploi, d'un temps autre qui en serait distinct ?

Je travaille tout le temps, c'est ce que je veux et c'est ce que j'aime faire. Il n'y a pas d'heure, ni de jour pour travailler. Chaque instant est important, chaque heure, chaque jour peut être important, aucun moment n'a pas d'importance. C'est Muhammad Ali qui a dit cette phrase si belle : "Don't count the days, make the days count" (*ne comptez pas les jours, faites-les compter*). Cela compte aujourd'hui. C'est moi qui ai décidé de faire mon travail d'artiste.

Je le vois comme un acte d'émancipation : de me mettre debout et de me mettre en action. Je me suis donné une mission - faire des œuvres d'art - et je me dois de mettre tout en œuvre pour accomplir cette mission. C'est une mission difficile, complexe avec des résultats incertains et sans garanties, mais de pouvoir le faire et de pouvoir y travailler est une joie.

La crise sanitaire révèle, avec ses impératifs de productivité permanente et d'optimisation de soi (télétravail, mais aussi médiatisation de soi et compétitivité futile jusque dans ses passe-temps), combien l'idéologie néolibérale a pénétré les mœurs. La valeur travail est-elle de droite, ou idéologiquement orientée tout court ? Quel statut prend chez vous la possibilité de l'échec, de l'imperfection et de l'absence de résultat ?

Travailler, pouvoir faire mon travail d'artiste, me rend heureux. Le mot "travail" possède donc une valeur importante pour moi. Travailler et pouvoir partager ce travail est un plaisir, et le fait d'accomplir mon travail est une joie. Pour moi, "travailler" est quelque chose à partager et la notion "travail" est une notion résolument positive.

Comment je le vis ? Il y a deux ans j'ai fait *Re-Sculpt*, un grand travail de 2000m² au McaM Museum à Shanghai. C'était ma première exposition personnelle et mon premier séjour en Chine. Pendant un mois sur place nous avons monté, moi, avec 20 assistantes et assistants du Musée, mon travail. Je ne pouvais partager ni la langue, ni la culture, ni l'histoire, ni la compréhension de l'art avec les gens qui m'accueillaient. Mais je me suis dit, je dois, je peux et je veux partager quelque chose : ma propre "valeur travail".

Je veux partager mon envie, mon plaisir, ma conviction d'être "un travailleur" et finalement mon seul espoir aussi, celui de "travailler". C'est ce que je me suis efforcé de faire pendant ces longues et intenses journées de labeur. Ce fut pour moi - mais je crois pouvoir dire aussi pour eux - une expérience magnifique.

Quelques jours avant le début du confinement s'ouvrait votre exposition solo *Eternal Ruins* à la galerie Chantal Crousel, à Paris, qui ouvrait le dialogue avec la pensée de Simone Weil. On y découvrait une nouvelle série de collages, les "Chat-Poster", matérialisant des dialogues fictifs avec la philosophe via Whatsapp. Comment en avez-vous eu l'idée ?

Je n'ai découvert la pensée de Simone Weil que récemment : je connaissais son nom mais je me suis, comme un idiot, toujours refusé à la lire à cause de son rapport à la religion, à la chrétienté et au catholicisme. Mais quand j'ai lu *La Pesanteur et la Grâce* à cause du mot "Grâce" - que moi aussi j'ai souvent et depuis longtemps utilisé - j'ai compris sa radicalité et sa singularité époustouflante. Ce fut pour moi une révélation.

J'ai donc voulu donner forme à une sorte de dialogue imaginaire avec la pensée de Simone Weil, via la surface d'un smartphone. L'esthétique légère et enjouée

des "chats" m'a amené à faire ces 23 "Chat-Poster Simone Weil" qui sont, par ailleurs, toujours exposés à la galerie - mais pour l'instant "invisibles".

Comment les nouvelles technologies de communication digitale s'insèrent-elles dans votre ambition d'entrer en dialogue avec l'Autre ? Imagineriez-vous un "Présence et Production" sur Zoom ou Skype, ou bien la physicalité reste-t-elle non-négociable ?

Personne, ni l'Etat, ni aucune autre autorité ne peut m'imposer à moi, artiste, la physicalité de mon travail. C'est l'artiste - toujours et seulement l'artiste - qui décide de la matérialité de son travail, en étant prêt - évidemment - à payer le prix pour cette décision. Car ce sont des décisions importantes et même cruciales, elles sont artistiques, stratégiques, politiques.

Car je sais que l'art est résistance, l'art est résistance en soi. L'art résiste aux faits, aux faits politiques, culturels, sociaux, économiques et esthétiques. L'art résiste à toutes les injonctions et opportunités, mais aussi aux habitudes et aux modes. L'art est - en tant que résistance - beauté, positivité, il est absolu et autonome, l'art est en mouvement.



Thomas Hirschhorn, "Gravity and Grace (Chat-Poster)", 2020. Courtesy of l'artiste et Galerie Chantal Crousel, Paris. Photo : Martin Argyroglo. Martin Argyroglo

Par votre usage de matériaux pauvres et, dans les projets publics, la mise en commun gratuite des ressources, vous avez toujours semblé échafauder, depuis le système de l'art, une alternative - quelque chose comme une ZAT ou une ZAD. Quel rapport entretenez-vous avec le monde de l'art tel qu'il existe aujourd'hui ? Pensez-vous que l'on assiste, avec cette crise, à son érosion ?

Je fais partie du "monde de l'art", c'est un fait. C'est moi qui l'ai décidé d'ailleurs, personne ne m'y a invité. C'est moi qui ai dit - un jour, "oui", 'le monde de l'art' fait partie de moi, "le monde de l'art" c'est ma famille. Depuis ce moment je fais partie du monde de l'art et je suis - en tant qu'artiste - un membre de cette famille, que je le veuille ou non, que je sois d'accord ou pas.

C'est donc moi qui ai adopté ma famille, comme j'ai adopté, moi, ma "vraie" famille, sachant que nous tous - comme nous le savons - on ne choisit pas sa famille. Je ne travaille donc pas pour ni contre 'le monde de l'art'. Jamais, jamais je n'oublie - en tant qu'artiste - qu'il y a deux choses, différentes : Il y a "le monde de l'art" et il y a "l'art" et je sais que moi, l'artiste, je dois travailler pour l'art et pour l'art seulement.

Qu'espérez-vous du monde de demain ?

Avoir de l'"espoir" est important pour moi aussi, mais j'interprète "espoir" comme un principe pour entrer en action. J'espère plus de bienveillance pour le monde de demain. Pour ma part je veux continuer de travailler et je veux travailler avec plus de bienveillance. Plus de bienveillance envers les autres et plus de bienveillance envers ce qui nous entoure, notre monde, notre seul et unique monde.

Thomas Hirschhorn, *Eternal Ruins*, jusqu'en juin 2020 à la galerie Chantal Crousel, à Paris

